

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 10 (1889)
Heft: 10

Artikel: L'Afrique à Paris en 1889 : (suite et fin, V. p. 272-279)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1^o Pourvoir à la fondation, à Assab, d'un asile pour les enfants libérés de l'esclavage dans les possessions italiennes de la mer Rouge.

2^o En faire autant pour la station italienne fondée à Otoumbo.

3^o Reprendre l'œuvre du P. Ludovico da Casoria, en recevant dans les asiles les sujets les plus capables pour leur faire suivre le cours d'études professionnelles, selon leurs aptitudes naturelles ; en retournant en Afrique, ils travailleraient à la civilisation du continent, conformément au vœu du P. Ludovico : civiliser l'Afrique par l'Afrique.

L'AFRIQUE A PARIS EN 1889

(Suite et fin, V. p. 272-279.)

L'Algérie et la Tunisie ne sont pas les seuls pays de l'Afrique septentrionale qui soient représentés à l'Exposition ; l'Égypte et le Maroc le sont aussi, mais non point à l'Esplanade des Invalides où ne se trouvent que les pavillons des colonies ; il faut aller les chercher au Champ de Mars, où, dès l'entrée, l'on rencontre, dans la partie consacrée à l'histoire de l'habitation, un spécimen de maison égyptienne, tandis qu'à l'extrémité de l'allée dite du Soleil, entre l'avenue de Suffren et le palais de l'Industrie, se trouvent les galeries du Maroc et de l'Égypte avec la rue du Caire, un des endroits les plus exquis de l'Exposition. Mais avant de nous y rendre, arrêtons-nous au pavillon de Suez qui, s'il appartient à l'Égypte par son style et par ses peintures décoratives, fournit la possibilité de se rendre parfaitement compte d'une des œuvres les plus considérables en même temps que les plus utiles des temps modernes, le percement de l'isthme qui unissait l'Afrique et l'Asie. Dans ce moment, où les difficultés que rencontre l'œuvre du Panama risquent de faire oublier les services rendus à l'humanité par M. de Lesseps, il était bon que cette exposition les rappelât à tous, même à ceux qui, tout en profitant largement, n'ont guère que des paroles amères pour celui auquel ils doivent les facilités du passage entre les deux mers.

Dans la première pièce est exposé un relief du canal à très grande échelle qui permet de suivre la marche des navires, de jour, dès le moment où ils quittent la Méditerranée pour entrer dans le bassin construit à Port-Saïd, jusqu'à celui où ils atteignent Suez et la mer Rouge, après avoir traversé les diverses sections du canal et les nombreux lacs dont l'ingénieur a profité pour mettre en relation l'Atlantique et l'océan Indien. Dans une seconde pièce obscure, les visiteurs peuvent se rendre

compte de la navigation de nuit, grâce aux feux de différentes couleurs qui marquent la direction du canal, et aux lampes dont la lumière électrique permet actuellement aux navires de passer directement de la Méditerranée dans la mer Rouge, et vice versa, sans s'arrêter ni à Port-Saïd ni à Suez. Par cette œuvre-là, certes l'Égypte est entrée dans le courant de la civilisation. Elle était également représentée au Congrès des sciences géographiques par plusieurs des membres les plus éminents de la Société khédiviale du Caire, qui nous fournissent la preuve que les Orientaux ne sont point, comme tels savants le prétendent, réfractaires à nos idées européennes. Il est bon d'avoir eu ces faits à mentionner, avant de nous rendre à l'exposition égyptienne et à la rue du Caire. Ici, tout a été imaginé pour donner, en plein Paris, l'illusion d'une des voies de la vieille ville égyptienne. Les murs ont l'aspect brut des crépisssages du Caire; toutes les boiseries sont authentiques et proviennent d'anciennes maisons des siècles passés. Les moucharabiés, ces ingénieux grillages en bois qui s'avancent en balcon sur la rue permettant aux femmes de voir sans être vues, ont été collectionnés dans les quartiers démolis. Les portes datent de deux et même de trois siècles. Cette rue a conservé tout son caractère oriental. La monotonie des maisons est rompue par des motifs d'architecture ; deux mosquées, une école, un minaret d'où le muezzin appelle à la prière, trois portes et tous les ornements plaqués sur les murailles, les crocodiles, les sphynx, les enseignes ont été apportés d'Égypte, de même que les faïences anciennes. L'illusion est rendue complète par la présence de cent soixante Arabes qui habitent cette rue si curieuse : orfèvres, tisserands, potiers, tourneurs, incrusteurs, ciseleurs, confiseurs, marchands de bibelots, de soieries, de vieilles broderies, débitants de pâtisserie, de nougat, de confiture, etc., et plus encore par une soixantaine d'âîniers dont l'aîné n'a pas vingt ans, et dont le plus jeune en compte à peine dix ; avec leurs longues blouses bleues, leurs *keffyeh* roulés autour de la tête, leur type grave, ils complètent admirablement ce tableau attrayant, surtout quand ils courrent pieds nus à côté des bourricots qu'ils parviennent à faire galoper à force de coups de bâton; ou bien, lorsqu'ils ne sont pas en course, ils restent étendus sur la paille, fumant force cigarettes, se battent, en jouant, avec des bâtons et des fourches, se disputent en poussant des cris gutturaux, dansent et sautent comme de jeunes chiens.

Nous avions déjà quitté Paris quand y sont arrivés, avec une suite nombreuse, les deux princes Abbas-Bey et Mohamed-Bey, âgés le pre-

mier de dix-sept ans, le second de quinze ans, envoyés par le khédive à l'Exposition. L'un et l'autre font depuis plus de deux ans leurs études à Vienne, au Theresianeum, collège renommé où plusieurs princes de l'Orient et de l'Occident ont fait leur éducation littéraire et scientifique. Dans la pensée du khédive, la visite des jeunes princes à l'Exposition, avec leur gouverneur et plusieurs professeurs, sera, non seulement un voyage d'agrément, mais encore un moyen de compléter leurs études.

Si la partie de l'Exposition relative à l'Égypte renferme un mélange d'éléments arabes et européens, on n'en peut pas dire autant de celle qui est consacrée au Maroc, dans le voisinage de la rue du Caire. L'exposition marocaine n'a rien qui rappelle la civilisation européenne ; on sent que l'empire du Maroc est fermé à l'influence des États voisins du nord ; dans les quatre constructions à l'usage du Maroc : café, grand bazar à arcades, tente servant aux danses nègres, palais impérial à coupole blanche, tout est oriental. Au bazar, tous les étalages sont surchargés de babouches, de soieries, de voiles brochés d'or, de pipes aussi éclatantes que peu commodes avec leurs fourneaux minuscules et leurs tuyaux couverts d'or et de velours, d'étuis à cigarettes en cuir ornés de soieries à arabesques, de pastilles du sérail, etc., tandis qu'aux arcades sont suspendus des lanternes, des lustres, des brûle-parfums en cuivre ciselé, repoussé ou ajouré. Les amateurs de confiserie musulmane y trouvent des nougats roses ou blancs dont la coupe laisse voir des mosaïques d'amandes ou de pistaches ; puis des fruits confits, le rachat *lokoym*, produit d'origine turque, blanchâtre et flasque, au dire des gourmets le triomphe de la sucrerie fondante, onctueuse, parfumée, avec la tasse de café maure, une vraie friandise de sultan. Coiffés de leur fez, les vendeurs marocains n'ont pas la même vivacité d'allures que ceux de Tunis ; il leur manque la gaîté éveillée et spirituelle de ces derniers. Mais le grand déploiement de couleurs vives, sous ces arcades blanches, aveuglantes au soleil, est d'un effet bien oriental. Même sous cet aspect forain, l'Orient exerce sa séduction sur tout le monde.

Pour rencontrer l'Afrique occidentale nous devons retourner à l'Esplanade des Invalides, aux villages sénégalais, gabonais, congolais, etc. Le contraste est grand entre le souk tunisien et la section où se trouvent la place de Dakar, la tour de Saldé, les rues de Bakel et de Médine, où sont disséminés les Sénégalais, hommes et femmes, jeunes gens et enfants. Leur village est entouré en partie d'un rempart et dominé par une tour, modèle du fortin de Saldé qu'éleva sur le Sénégal le général Faidherbe. Il y a là des spécimens des habitations de toutes les peupla-

des de la colonie française, Ouolofs, Mandingues, Bambaras. Elles diffèrent peu : quelques-unes ont l'aspect bien connu des constructions de l'Afrique centrale ; elles sont en torchis, en forme de cylindre, et surmontée d'une toiture conique en paille. M. l'amiral Vallon, ancien gouverneur du Sénégal, a fourni au *Moniteur des Colonies* d'intéressants détails sur la tour de Saldé, dont les constructeurs quittèrent plus d'une fois la truelle pour le fusil, afin de repousser les attaques des indigènes du Fouta Central, qui voyaient avec peine la France prendre pied au cœur de leur pays. Défendue par une vingtaine de soldats indigènes appuyés de quatre ou cinq Européens, dont un artilleur, la tour a toujours dès lors résisté à leurs efforts. Aujourd'hui, du reste, cette région reconnaît le protectorat de la France. La réduction aux deux tiers de cette tour à l'Esplanade des Invalides n'a qu'un étage divisé en quatre compartiments égaux, dans lesquels sont représentés les produits de l'industrie indigène.

Dans la pièce d'entrée, un guerrier du Cayor vêtu de sa tunique de guerre, la lance à la main, le fusil en bandoulière, le sabre à l'épaule, couvert des amulettes dites gri-gris, qui doivent le rendre invulnérable, semble garder l'étalage des instruments primitifs d'agriculture et de pêche en usage dans son pays ; à ses pieds sont disposés les bois indigènes utilisables dans les constructions ou pour l'ameublement ; accrochés aux murs on voit divers produits agricoles et jusqu'à des nids d'oiseaux ; suspendues en guirlandes au-dessus de sa tête, pendent des grappes de ricin dont la culture au Sénégal donnera prochainement à cette graine oléagineuse une importante valeur d'exportation.

Des étoffes tissées et teintes dans le pays forment portières pour passer sur la gauche dans la seconde salle au centre de laquelle une table à gradins porte des échantillons d'arachides de diverses régions sénégalaïses, les huiles comestibles et les résidus qu'on en retire. Le Comité central de Saint-Louis expose dans cette pièce une foule de plantes et d'écorces desséchées qui toutes ont, chez les indigènes, une grande valeur thérapeutique.

Une carte de la région de Porto-Novo, dans le golfe de Bénin, dressée et exposée par M. Ballot, administrateur, indique le cours de la rivière Ouémé qui borde la frontière orientale du Dahomey, comme navigable jusqu'au village d'Agony, ce qui permettrait de faire dériver sur le comptoir français le commerce du riche royaume de Dahomey. Autour de cette carte on remarque divers gri-gris qui ont été arrosés du sang humain des sacrifices encore pratiqués dans cette région et qui en conservent la trace.

On pénètre dans la troisième salle en soulevant des draperies fabriquées par les femmes mauresques de la rive droite du Sénégal ; cette pièce est entièrement occupée par les articles européens qui ont cours sur les marchés sénégalais. Parmi les oiseaux exposés dans les vitrines de cette salle, les *foliotoces* se font remarquer par leurs reflets d'émeraude.

La quatrième salle est consacrée aux produits agricoles de la colonie : arachides, gommes, indigo, mil, maïs, riz, huile de palme, coton, cire, café, gingembre, caoutchouc, graines oléagineuses. Plusieurs chefs ont exposé là des produits du sol, des tissus, des vêtements de guerre, des armes, des outils et divers objets fabriqués dans leurs territoires. Dans un angle sont réunis des meubles et autres articles garnis de la peau du caïman qui abonde dans les eaux du Sénégal, et dont on exporte de grandes quantités.

A tous les murs et aux cloisons de la tour sont suspendus symétriquement des spécimens variés de l'industrie indigène : maroquinerie, sellerie, armes, sabres, poignards, sacs de voyage, portefeuilles, donnent une idée exacte de l'habileté des Sénégalais à travailler, à teindre et à orner le cuir. Dans les coins sont déposés des ustensiles de ménage : pilons à mil, blocs à repasser le linge à coups de maillets, cuillers et serrures en bois, tam-tams de guerre ou de danse, instruments de musique, etc. Des plans de Dakar et de Gorée, de Rufisque et de Bouëtville, ainsi que de Saint-Louis, donnent une idée exacte de ces villes et de leurs principaux monuments.

De la tour de Saldé on entre dans le village sénégalais, où l'on rencontre la case toucouleur, semblable à celles qui composent le village de Dagana, avec murailles et mobilier en terre sèche et couverture en paille ; la case ordinaire des Ouolofs, pareille à celles de Guet-N'Dar, village des pêcheurs de Saint-Louis ; la case du Fouta-Djallon, construite en terre sèche avec véranda circulaire ; la case du Cayor, identique à celles que les voyageurs peuvent voir en se rendant en chemin de fer de Dakar à Saint-Louis ; la case bambara, semblable à celles du haut Niger ; la grande case dite *Coumpang*, garnie de meubles à l'europeenne fabriqués par les noirs. A ces divers modèles d'habitation, disséminés sur le terrain consacré au campement sénégalais, se mêlent d'autres installations volantes, telles que : une tente habitée par les gens de qualité chez les Maures Trarza qui vivent sur la rive droite du Sénégal, dans le Sahara méridional ; une tente servant aux captifs des Maures, fabriquée avec de vieux vêtements en cotonnade bleue dite guinée ; à côté s'élève

la mosquée, ou oratoire privé, que l'on rencontre dans toutes les cours des musulmans aisés, construite soit en terre sèche, soit en paille. Aux confins du campement sont le parc à bestiaux, le gourbi des peuhls (pasteurs), le poulailler, la fontaine-lavoir, puis un champ de maïs où un gardien du *lougau* (champ de culture), abrité dans son poste perché sur quatre piquets, a sous la main et agite de temps à autre le *tourleul*, épouvantail à oiseaux d'une grande simplicité.

Quant aux habitants, au nombre d'une trentaine au moins, ils sont du plus beau noir et d'un type très pur; plusieurs d'entre eux parlent correctement le français. Leur chef est un vrai colosse, à la physionomie extrêmement douce; il exerce à Saint-Louis la profession de bijoutier; un forgeron sarakolé travaille avec un aide sous la maison commune du village; tout auprès est établi un tisserand lébou avec son métier; plus loin, un bijoutier sambalaobé, dont l'atelier a été reconstitué à l'Esplanade; puis un second bijoutier, du Soudan français; un cordonnier ouolof; un peuhl pasteur, dont le gourbi est entouré de cases bambara.

Le costume de tous ces Sénégalais est très simple, mais d'une propreté remarquable. Il se compose presque uniformément pour toutes les tribus de la culotte ample descendant jusqu'au genou et du *boubou*, sorte de houppelande d'une coupe primitive, sans manches et ouverte sur la poitrine. Des sandales, retenues au cou-de-pied par une étroite courroie, complètent ce costume. Des broderies au boubou établissent une distinction entre le riche et le pauvre. La couleur est également un signe caractéristique. Le bleu est celle de prédilection des Sénégalais.

Les artisans susmentionnés ne sont pas les seuls Sénégalais qui soient venus à Paris. Plusieurs princes du Cayor, le plus grand État ouolof, dont la royauté n'a pas été abolie par les Français, ont tenu à visiter l'Exposition, entre autres le jeune prince Macodon m'Bothe, fils du roi du Saloum Guedel, qui n'a que treize ans et parle très correctement le français; il n'avait jamais quitté le Sénégal, aussi a-t-il exprimé la plus vive admiration pour Paris. L'almamy du Boundou, Ousman-Jassi, dont le colonel Galliéni a utilisé les services lors de l'insurrection de Mahmoudou-Lamine, quittait aussi la terre africaine pour la première fois, et se faisait fête de visiter les merveilles de la capitale; en comparant aux cases soudaniennes les hautes maisons à balcons européennes, il ne tarissait pas d'admiration. Mais celui des princes du Sénégal qui a excité le plus d'intérêt est le roi des Nalous, Dinah-Salifou, bel homme de grande taille, ayant la peau d'un beau noir, le visage régulier et intelligent. Il portait un grand manteau en drap noir brodé d'or, ainsi

que la calotte noire dont il était coiffé, autour de laquelle s'enroulait un turban de soie blanche également brodée d'or. Un pantalon bleu clair et des bottines vernies complétaient son costume. La reine était coiffée d'un madras éclatant bleu et rouge et portait une ample jupe d'indienne imprimée. Les femmes qui l'accompagnaient étaient vêtues de la tunique blanche (boubou).

Dinah-Salifou ne s'est pas borné à venir visiter l'Exposition ; il a envoyé une collection complète des produits agricoles et industriels du territoire des Nalous : graines de toutes sortes, plantes médicinales, piment, haricots, amandes de palmes, pépins d'oranges, patates séchées, semences de goyaves, etc., tous produits qui indiquent un sol riche et fécond. Outre cela, quantité d'autres objets : armes défensives et offensives ; peaux, ustensiles en osier, en bois ou en poterie ; tissus, etc., le tout arrivé du Rio-Nunez dans dix-sept grandes caisses. Qui eût dit, il y a douze ans, qu'un roi africain figurerait jamais parmi les exposants de nos grands concours internationaux !

Avant le départ de Dinah-Salifou et de sa suite, a eu lieu, au Palais central des colonies, une cérémonie qui laissera sans doute une impression durable dans le cœur de ces hommes simples et droits. Les fils des chefs sénégalais avaient été réunis dans le cabinet de M. Henrique, commissaire général de l'Exposition coloniale. M. Noirot, commandant, leur adressa une courte allocution, qu'ils écoutèrent avec une profonde attention. En souvenir de leur voyage en France, le gouvernement leur fit remettre quelques cadeaux, et M. Henrique annonça à Ibrahim Salifou, fils du roi Dinah, que, sur la demande de son père, il était admis au lycée d'Alger. Au Pavillon de la presse coloniale, qui reçut leur dernière visite, ils trouvèrent encore quelques ouvrages que leur offrait la maison Hachette, et qu'ils acceptèrent avec le plus grand plaisir.

Dinah-Salifou n'est pas d'ailleurs le seul chef indigène du Sénégal qui ait exposé au Palais des colonies ; si nous ne craignions de rebuter nos lecteurs, nous leur donnerions une liste de quinze noms au moins d'exposants indigènes sénégalais, dont les collections ne font point mauvaise figure auprès de celles des colons européens. Grâce à quelques-uns de ceux-ci, la flore et la faune du Sénégal sont représentées par de nombreux spécimens ; l'exposition du Dr Colin renferme des fibres de laine végétale, de soie également végétale, avec des échantillons de tissus de ces produits ; des caftans de drap noir brodé ; des bijoux en or et en argent, bagues, bracelets ciselés et pouvant fournir à nos joailliers-bijoutiers de nouveaux motifs pour décoration. La faune ailée vivante du

Sénégal était représentée par des centaines d'oiseaux enfermés dans une grande volière, oiseaux au plumage brillant, chaudement coloré par le soleil des tropiques, mais nullement chanteurs ; ils semblent n'avoir à leur disposition que deux ou trois notes et ne pouvoir s'en servir que pour produire des cris qui, poussés par des centaines de voix, finissent par former un bruit assourdissant.

Une des parties de l'Exposition du Palais des colonies qui nous a le plus intéressé, est celle qui renferme les travaux des élèves des écoles dans les colonies. Toutes ces écoles sont représentées et, dans le nombre, celles de la Réunion, de Mayotte, de Nossi-Bé, de Sainte-Marie de Madagascar, des Comores occupent une très bonne place et témoignent du soin que l'administration scolaire apporte à la bonne organisation de l'instruction dans ses possessions lointaines. Pour le Sénégal, il existe des Comités d'instruction publique à Saint-Louis et à Dakar ; pour favoriser le recrutement du personnel enseignant, un jury d'examen des candidats aux brevets de capacité élémentaire et supérieur pour l'enseignement primaire tient deux sessions annuelles. Des cours du soir pour adultes existent à Saint-Louis et à Gorée. L'Alliance française a fondé des écoles à Bammakou, Koundou, Kita, Bafoulabé, Médine, Bakel, Godor, etc. ; ces écoles sont dirigées, sous la surveillance des commandants de poste, par des sous-officiers et des interprètes. Nous avons été très heureux de voir l'empressement avec lequel le commandant Gallieni a créé à Sigiri, poste établi seulement l'année dernière dans le haut Niger, une école dans laquelle l'enseignement est donné aux élèves par le sous-officier du poste nouvellement installé.

Le Palais des colonies renferme d'ailleurs de riches collections de beaucoup de territoires coloniaux africains : des arachides, du caoutchouc, de l'huile de la Gambie et de la Cazamance ; de l'alfa et de la ramie d'Algérie, cette dernière sous toutes les formes : plante verte, tiges séchées, ramie décortiquée, tissus divers unis, rayés, velours et peluche, hamac, tout autant de produits de l'industrie nouvelle de la ramie ; des cafés, des graines de palme d'Assinie, de l'huile de palme de Grand-Bassam ; des collections spéciales de tissus et de vêtements rapportés par le capitaine Binger de sa mission au pays de Kong ; des caoutchoucs de Madagascar et de la Réunion ; d'Obock, des armes, des bracelets, des corbeilles, des ustensiles dankalis, etc.

Il était naturel qu'une large place fût faite à la nouvelle colonie du Congo français et à celle plus ancienne du Gabon, sur lesquelles l'attention est tout particulièrement attirée maintenant et dont les indigènes

sont représentés par des Pahouins et des Gabonais, comme ceux du Sénégal le sont par les nombreux Sénégalais dont nous avons parlé.

Parmi les produits du Gabon, nous avons surtout remarqué la collection des bois d'ébénisterie, et constaté que l'acajou de cette colonie peut fournir de très beaux meubles; un piano nous a particulièrement frappé. Dans les vitrines du Congo, les sculptures sur ivoire faites par les indigènes nous ont prouvé que, quelque retardés que puissent être les artistes congolais comparativement à ceux qui exposent au Palais des Beaux-Arts, ils ne sont dépourvus ni d'idées originales, ni de talent pour les exprimer ou pour reproduire les scènes que la nature ou la vie de tous les jours mettent sous leurs yeux; il y a là des défenses en ivoire de toutes dimensions, petites, moyennes, grandes, couvertes de figures d'hommes et d'animaux, présentant tous les épisodes que la vie de ces peuplades peut offrir, scènes de pêche, de vie domestique, processions de guerriers, de porteurs, file de captifs enchaînés, vie religieuse, rien n'y fait défaut; on y voit même quelques Européens reconnaissables à leurs chapeaux et à leurs pantalons; le dessin en est enfantin, mais précis, le mouvement règne d'un bout à l'autre, le tout est vivant; les éléments de l'art sont là; on peut dire déjà aujourd'hui que lorsque les artistes du Congo auront eu à leur portée les ressources dont disposent ceux des pays civilisés, ils ne resteront pas au dernier rang.

Encore à signaler, dans l'Exposition du Gabon-Congo, ce qui se rapporte au matériel nécessaire pour les expéditions et aussi pour les importations dans cette colonie: les caisses en zinc, étanches pour les transports à l'intérieur, les échantillons de tissus écrus, lourds, de nuances variées, avec dessins appropriés au goût des indigènes, fournis par les fabriques françaises de Bolbec, de Rouen, de l'Est; puis les modèles de ballots pour la commodité du transport. Il y a aussi là de minces pirogues indigènes destinées à la descente des rapides de l'Ogôoué, et qui peuvent porter deux ou trois hommes au plus. Les grandes pirogues ne figurent naturellement pas ici, leur volume étant trop considérable, on n'en a exposé que des réductions.

Derrière le Palais des colonies, s'étend un vaste espace planté d'arbres en quinconces, où l'on a construit des cases de bambous recouvertes de chaume, formant le village pahouin, habité par des Adouma et des Okanda. Ce village forme une enceinte continue; il devait être hermétiquement clos par une palissade de bambous, mais, en vue de l'Exposition, il a fallu ménager sur un des côtés des ouvertures destinées au public. En réalité, la seule entrée serait un long couloir couvert, coupé

à angles droits, où l'assaillant serait pris comme dans une souricière et criblé de coups de fusil par de petits trous pratiqués en guise de meurtrières. Les huttes, rangées des deux côtés de l'enceinte, sont fort basses ; la terre sert de plancher ; il y règne une affreuse odeur de brûlé, car les indigènes y font leur cuisine et ne se préoccupent nullement de laisser échapper la fumée. Elle sort comme elle peut par les interstices des bambous et noircit les parois et le plafond. Dans l'une des cases, un indigène tisse de la fibre de bambou avec un petit métier assez ingénieux ; c'est de cette fibre que sont faits les pagne. Pour satisfaire aux exigences de la bonne tenue et du climat, les noirs portent l'uniforme de marins, vareuse en gros drap bleu, chemise de flanelle, pantalon, et sont coiffés d'un béret à rubans pendant par derrière.

Au milieu de l'enceinte est une sorte de hangar couvert, un toit en bambous supporté par quelques pieux ; c'est la place centrale de tout village, le lieu de rassemblement où les indigènes viennent causer, travailler quelquefois, tuer le temps le plus souvent. Des chiens du pays, aux longues oreilles, deux ou trois singes, quelques perroquets gris en cage y représentent la faune du Gabon-Congo.

Les Okanda et les Adouma diffèrent d'aspect, beaucoup plus qu'on ne le croirait en les voyant sommairement. Les premiers sont de plus grande taille, ils ont le nez moins écrasé à la racine, la figure en somme, plus agréable à nos yeux ; quelques-uns ont une barbe légère. Ils paraissent intelligents et gais. Le chef du village, un bel homme, vêtu d'une chemise rouge, appartient à cette tribu. Les Adouma sont petits, quelques-uns semblent être de véritables nains ; il y en a de trente et quelques années qui ont l'air vieillot. L'un d'eux est occupé à sculpter une défense d'éléphant ; de la pointe émoussée d'un vieux couteau il taille le dur ivoire, improvisant un motif d'ornementation assez compliqué, comme on en voit dans la vitrine du Palais des Colonies, une procession de personnages et d'animaux montant en spirale. Sans doute les attitudes des figures sont raides et gauches ; malgré cela ce sculpteur pahouin peut nous donner une idée de l'artiste primitif ; il travaille avec un visible plaisir. Parfois un doute le prend, il réfléchit profondément et plonge sa main noire dans sa chevelure crépue. Puis il se remet à l'ouvrage avec une hâte fébrile, il place son œuvre à distance et l'examine en inclinant la tête, il la tourne et la retourne en tous sens exactement comme pourrait le faire un artiste européen.

Mais nous parlons au présent comme si les Okanda et les Adouma étaient encore à l'esplanade des Invalides, tandis qu'ils ont dû en partir,

chassés par l'abaissement de la température, et se rendre au Havre pour s'y embarquer. Auparavant toutefois, ils ont visité à Rouen plusieurs grandes manufactures où la rapidité des procédés de fabrication et la quantité de tissus de toutes sortes remplissant les magasins les ont grandement étonnés. La tour Eiffel les a émerveillés au point de leur faire dire à Savorgnan de Brazza : « Comment les blancs, qui sont arrivés à faire tant de choses, meurent-ils encore ? »

Nous voudrions pouvoir rapporter en détails les exercices auxquels se sont livrés sur la Seine les piroguiers sénégalais et pahouins, et à l'Esplanade des Invalides les nombreux représentants des tribus africaines, l'après-midi du deuxième jour du Congrès des Colonies, mais notre article est déjà bien long, et nous ne pouvons pas quitter l'Afrique à Paris en 1889, sans avoir au moins mentionné encore le pavillon dans lequel le syndicat des Mines de diamants du Cap fait procéder, sous les yeux d'une foule énorme de visiteurs, à toute la série des opérations par lesquelles doit passer le diamant, depuis le moment où la terre qui le contient est extraite de la mine, jusqu'à celui où, taillé, il est prêt à être enchâssé dans un bijou par le joaillier.

Il y a, le long de l'avenue de La Bourdonnais, non loin de la galerie des machines, une mine de diamants installée dans un pavillon, avec des machines à laver les terres diamantifères, de vraies terres diamantifères et de vrais diamants qu'on extrait des graviers sous les yeux du public.

Dans le pavillon est exposé un grand plan en relief de Bultfontein, l'une des principales mines du Griqualand-West. Mais sans aller jusque là, au Champ de Mars, l'on peut suivre au naturel toutes les manipulations par lesquelles passe un diamant depuis son extraction du sol. Voici la terre bleue dans laquelle sont enfouis des diamants bruts semblables à des lames de verre grossier; voici les floors sur lesquels cette terre s'étend, car elle est trop dure pour qu'on puisse y trier le diamant sans préparation. On l'étend, on l'arrosoit fréquemment et, sous la double action du soleil et de l'évaporation, elle se délite. Voici la machine où on la lave ensuite. Des rateaux circulaires tournent dans une grande cuve en ne laissant tomber au fond que le gravier. Ce gravier est mis sur une table et trié à la main. Quand l'un des trieurs trouve un diamant, il le montre triomphalement aux curieux sur sa planchette de bois. Une taillerie établie dans le pavillon même s'en empare; les ouvriers qui y travaillent, séparés des indiscrets par une barrière de vitres, le lavent, le taillent, le polissent; puis il va rejoindre, dans la solide cage de fer qui se dresse

au milieu du pavillon, le gros diamant jaune qui y brille parmi une grande quantité d'autres de toutes grandeurs.

A notre grand regret, nous avons dû passer sous silence plusieurs des expositions de colonies françaises : celles d'Obock, de Mayotte, de Nossi-Bé, de Ste-Marie de Madagascar, celle de la Réunion qui occupe cependant au Palais des Colonies une place large et honorable. Même dans celles dont nous avons parlé, nous avons dû omettre quantité de détails intéressants. Mais ce que nous avons dit suffit, nous n'en doutons pas, pour faire comprendre la parfaite vérité du mot du comte Melchior de Vogué, dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes* : « l'Afrique attire. » Naguère c'était l'inconnu qui attirait en elle ; aujourd'hui ce sont ses produits de toutes sortes, non seulement son or et ses diamants, mais surtout ses produits agricoles et industriels ; et plus encore ses habitants qui, malgré les préjugés de savants écrivains, sont parfaitement susceptibles d'entrer dans le courant de la civilisation. Les merveilles de l'Exposition les éblouissent sans doute, mais l'intérêt et la sympathie qui leur sont témoignés les disposeront mieux que tout le reste à accepter l'influence que les nations plus avancées dans la voie de la civilisation doivent s'efforcer d'exercer sur elles.

BIBLIOGRAPHIE¹

Agostinho Sisenando Marques. EXPEDIÇÃO PORTUGUEZA AO MUATA-LANVO. OS CLIMAS E AS PRODUCÇOES DAS TERRAS DE MALANGE A LUNDA. Lisboa (Imprensa nacional), 1889, in-8°, ill., 1^{er} fasc., 128 p. — M. Agostinho Sisenando Marques commandait en second l'expédition portugaise de 1884-1888 au pays de Lounda, dans le bassin du Kassaï et de ses affluents, entre leur cours supérieur et le Quango. Il était en outre chargé de faire des collections d'histoire naturelle. L'ouvrage que nous annonçons fait partie d'une série de dix volumes, dont un a déjà été publié par le chef de l'expédition, M. Henrique de Carvalho, qui a fourni dans *Methodo pratico para fallar a Lingua da Lunda*, une méthode pratique pour apprendre la langue du Lounda. Nous avons donné un compte rendu du premier fascicule il y a quelques mois (voy. p. 222).

M. Sisenando Marques avait été, de 1872 à 1881, directeur de la

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.